Docteur Emile DUSOLIER

Un Gentilhomme Périgourdin du XVIIIème Siècle

"La vie passionnée et calme du Chevalier d'Aydie"

CONFÉRENCE
donnée au Théâtre Trianon de Bordeaux
le 17 décembre 1934
sous les auspices de la "Société Amicale du Périgord"

BORDEAUX
Imprimerie de l'Argonne
80 bis, cours de l'Argonne, 80 bis

1935

Z
8

Un gentilhomme Périgourdin du XVIII^e siècle

"La vie passionnée et calme du Chevalier d'Aydie"

Dusolier

Docteur Emile DUSOLIER

Un Gentilhomme Périgourdin du XVIIIème Siècle

"La vie passionnée et calme du Chevalier d'Aydie"

CONFÉRENCE
donnée au Théâtre Trianon de Bordeaux
le 17 décembre 1934
sous les auspices de la "Société Amicale du Périgord"

PZ 2718

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX

BORDEAUX
Imprimerie de l'Argonne
30 bis, cours de l'Argonne, 30 bis
—
1935

BPZ 2718

Mesdames,

Messieurs,

La Maison d'Aydie, qui accéda à la seigneurie de Ribérac vers la fin du XV^e^ siècle, ne manqua pas de notables représentants. On y relève deux chambellans, l'un de Louis XI et l'autre de Charles VIII, plusieurs maréchaux de camp et, enfin, ce François d'Aydie qui périt tragiquement, le 25 avril 1578, dans ce duel, demeuré fameux, entre mignons du roi Henri III et ceux du duc d'Anjou, son frère, rencontre dont Brantôme nous a rapporté la relation dans son *Discours sur les duels* et dont vous pouvez lire encore le récit à peine romancé dans la *Dame de Monsoreau*, d'Alexandre Dumas. Cependant, si vous ouvrez le dictionnaire de Larousse, vous ne verrez, mentionné à l'article d'Aydie, qu'un seul nom et ce nom n'est celui d'aucun de ces personnages, c'est celui de Blaise-Marie d'Aydie, dit le chevalier d'Aydie.

Et, pourtant, ce n'est ni par les armes, ni par l'éloquence, ni par d'insignes services rendus à son roi que le chevalier d'Aydie a laissé son nom à l'histoire. C'est même par un détour assez inattendu qu'il a passé à la postérité : par ses amours avec une jeune Circassienne élevée en France, du nom de Haydée ou de Aïssé, comme l'usage a prévalu de la nommer.

A vrai dire, le chevalier d'Aydie n'était pas de la branche aînée. Il n'était qu'un cousin éloigné du comte de Ribérac. Il était de la branche de Vaugoubert et était né au château de Vaugoubert, paroisse de Quinsac, au-delà de Brantôme, tout près de cette même Dronne qui traversait quelques huit lieues plus bas, les possessions du comte de

Ribérac. Il était le quatrième des neuf enfants d'Armand d'Aydie, comte de Vaugoubert et de Marie de Saint-Aulaire, de la famille de Saint-Aulaire, dont le berceau était le château de Fontenille, près de Saint-Méard-de-Dronne.

Qui était donc le chevalier d'Aydie au moment où j'ouvre devant vous le livre de sa vie, c'est-à-dire vers 1720, lorsqu'il atteint sa 28e année ?

Il était clerc tonsuré du diocèse de Périgueux, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et lieutenant des armées du roi où il devait devenir brigadier à partir de 1740. Tels étaient ses titres officiels, mais il en possédait encore un autre qui, pour n'être pas marqué sur parchemin, les dépassait cependant tous. C'était un fort joli homme, qualité qui n'a jamais nui à personne mais qui le servit, lui, prodigieusement et qui lui valut d'être nommé le beau d'Aydie par ses contemporains. Et quand je vous aurai dit qu'aux charmes de sa personne il ajoutait ceux d'un esprit tellement cultivé qu'il connut l'amitié des principales célébrités de son temps, entre autres Voltaire et Montesquieu, vous pourrez mesurer de quelle séduction était notre héros.

Le chevalier d'Aydie avait su comprendre de bonne heure qu'il ne tirerait qu'un faible parti de ces dons au pays natal. Il était, au demeurant, comme tout cadet périgourdin, à peu près sans fortune. Aussi n'avait-il pas hésité à prendre son essor vers Paris. Il avait compris que là seulement il pourrait donner sa mesure. Son frère aîné qui l'y avait précédé, et son cousin germain, le comte de Rions, celui-là même qui fut l'amant ou le mari secret, comme on a dit par un aimable euphémisme, de cette bouillante duchesse de Berry, fille du Régent, ne demandaient qu'à le pousser. C'était là de sérieuses protections que notre cadet utilisa au mieux et il est certain qu'il avait déjà acquis une certaine réputation dans ce monde de libertins qu'on nommait les « roués » quand il rencontra Mlle Aïssé.

Aïssé, comme je l'ai déjà dit, était d'origine circassienne.

En 1699, Charles de Ferriol, baron d'Argental et de Saint-Ferriol, étant ambassadeur de France à Constantinople, l'avait achetée pour 1.500 livres sur le marché d'esclaves de cette ville, alors qu'elle était âgée de 4 ou 5 ans. Elle provenait, assurait-on, d'un famille princière d'un village que des bandes armées avaient ravagé et incendié après avoir égorgé les habitants. Emu par tant de détresse ou séduit par le charme déjà captivant de cette petite fille, l'ambassadeur l'emmena en France lors de son premier voyage et il en confia l'éducation aux soins de sa belle-sœur, Mme de Ferriol, née

de Tencin, sœur de la célèbre chanoinesse. Et l'ambassadeur rejoignit son poste.

Elévée au couvent des nouvelles catholiques, la petite esclave de Constantinople se révéla, un beau jour, une merveille de grâce et de beauté. Et ce fut précisément le temps que choisit M. de Ferriol pour rentrer définitivement en France. Sans doute avait-il dû se faire tenir au courant des progrès de sa protégée et de la transformation que la nature avait opérée en elle. Mais il ne devait point s'attendre, probablement, à une telle évolution dont il demeura ébloui quand Aïssé parut devant lui.

Tant de charmes n'auraient dû éveiller dans son cœur qu'une sorte d'orgueil paternel et de satisfaction désintéressée. Il en fut autrement.

Je sais bien que, sinon la vieillesse, du moins un âge mûr avancé peut connaître les orages du cœur et le tumulte des passions tardives. Je n'en veux pour preuve qu'un illustre exemple. Rappelez-vous Chateaubriand et l'Occitanienne. Mais, du moins, celui-ci ne franchit-il pas les bornes d'une affection platonique et quand il sentit le danger eut le courage de s'éloigner.

Ah ! comme l'on voudrait, pour sa mémoire, que M. de Ferriol en eût agi ainsi vis-à-vis d'Aïssé ! Mais il était d'une autre époque et d'une autre culture et il n'était pas de ceux qui peuvent goûter toute l'amère volupté d'un renoncement.

C'était un homme rude, hautain, violent, qui avait des colères terribles avoisinant la démence et qui fut, une fois même, enfermé comme fou, habitué à commander et à tout voir plier devant lui, qu'une résistance rencontrée mettait en fureur.

La pauvre Aïssé fut donc sa maîtresse et, s'il n'usa pas de force à son endroit — et, encore, qu'en sait-on ? — il sut la contraindre à céder à son désir et ne dut point se mettre en peine pour lui rappeler sa qualité d'esclave, ce qui est une forme de viol à peine moins odieuse que l'autre.

Aïssé garda pour elle ce douloureux secret. La vie continua. Elle alla dans le monde et fut même présentée à la Cour, où elle avait ses entrées en qualité de fille adoptive d'un ambassadeur. Elle attira l'attention du Régent, mais déclina ses offres, si fastueuses qu'elles fussent. Elle resta fidèle à son tyran qu'elle soigna jusqu'à sa mort qui arriva le 23 octobre 1722.

Avant de mourir, l'ancien ambassadeur avait assuré par un testament, fait 18 mois plus tôt, l'avenir d'Aïssé, en lui léguant, en plus de 30.000 livres d'argent comptant, une rente

viagère de 4.000 francs dont les héritiers ou les évènements la dépossédèrent, d'ailleurs, peu à peu.

C'est en 1720 ou 1721 que Mlle Aïssé rencontra le chevalier d'Aydie dans le salon de Mme du Deffand. Elle pouvait avoir en ce temps 26 à 27 ans. C'était alors, au dire des contemporains, une personne délicieuse avec, cependant, dans le visage, une expression de mélancolie des plus touchantes.

« Elle avait assez souffert pour ne souffrir plus, dit Michelet. Elle était résignée et douce, enjouée même; elle avait une figure ouverte, aimable, où l'esprit rayonnait. Ses beaux yeux d'Orient avec sa grâce toute française, c'était un contraste piquant une chose singulière, unique, dont beaucoup étaient fous. Et avec cela on eût pu entrevoir combien la pauvre créature était brisée. Elle avait des bras maigres et pauvres. Son sein semblait celui d'une petite vierge de quinze ans. On la sentait très neuve, presqu'une enfant par certains côtés. »

Le chevalier d'Aydie fut complètement emballé comme nous dirions aujourd'hui. Il ne devait point ignorer qu'elle avait refusé les hommages du Régent. Quelle gloire pour lui de réussir où le Régent avait échoué ! Grisé par sa réputation d'homme à bonnes fortunes, il ne dut point douter, une seule minute, du succès. Cependant son échec fut complet.

Il y a une dizaine d'années que j'ai publié sur les amours du chevalier d'Aydie et de Mlle Aïssé une courte plaquette. C'est vous dire que j'ai médité sur cette aventure. Et pour qu'Aïssé ait cédé, plus tard, après avoir si superbement décliné les offres du chevalier, il faut qu'un fait nouveau se soit passé entre les deux dates. Je me suis demandé lequel et sans pouvoir en fournir une preuve qu'aucun texte ne permet d'administrer, j'imagine que le chevalier dut lui promettre le mariage.

Que ne le prit-elle au mot ? Mais comment eut-elle accepté une pareille offre ? Le vieil ambassadeur n'était pas encore mort et s'ouvrir à lui de tels projets n'était-ce pas faire casser un testament d'où dépendait tout son avenir. Tant qu'il vécut, Aïssé redouta sa jalousie. Oh ! l'ambassadeur la tenait bien.

Le chevalier, de son côté, ne dut pas lui cacher que, chevalier de Malte, il n'avait guère d'autres revenus que ceux de ses commanderies et les dotations de son état qui imposait le célibat à ses adhérents. Bref, un mariage les eut mis à peu près l'un et l'autre sur la paille. Mais comment Aïssé eut-elle résisté à ce qu'elle prit pour une preuve de si magnifique amour ?

Une fille leur naquit. Les complaisances dévouées qui avaient entouré la grossesse d'Aïssé lui demeurèrent fidèles lors de sa délivrance. L'enfant fut nommée Célinie Leblond et au moment de sa naissance ne fut pas plus reconnue par son père que par sa mère.

Mais il semble que, dès ce moment, le chevalier se montre moins empressé. Sans doute, il reste tendre et affectueux pour Aïssé, mais c'est bien plus par devoir que par entraînement du cœur. On le voit entreprendre de longs voyages en Périgord, où rien d'important ne l'attire positivement, y passer des six mois d'affilée. On ne me convaincra jamais que ce sont là d'insignes preuves d'amour.

Quant à Aïssé, du jour où naquit sa fille, elle commença à gravir le calvaire que seule fit cesser sa mort. C'était une âme profondément vertueuse et, d'avoir appartenu à l'ambassadeur, encore que nul ne pût lui reprocher son déshonneur, Aïssé souffrit abominablement. Un instant, elle pensa que l'amour du chevalier la régénérait. Elle n'était donc pas la créature amoindrie que ses scrupules lui représentaient, puisqu'un honnête homme, et de noblesse, ne la trouvait pas indigne de son nom. Mais elle crut devoir répondre par une générosité semblable à celle du chevalier en refusant une union dont elle redoutait qu'il se repentît un jour.

Cependant, le chevalier, à mesure que sa passion s'atténuait, sachant combien Aïssé était sensible à cette proposition, où elle voyait une marque de si profond amour, lui en renouvelait périodiquement l'expression.

Aïssé avait une amie, Mme Calandrini. Parisienne d'origine et de culte protestant, Mme Calandrini, fille de M. Pélissary, trésorier général de la marine, s'était liée avec Mlle Aïssé du temps où son mari était résident de Genève à la cour de France. Les mœurs de la Régence, en choquant les sentiments religieux de Mme Calandrini, lui avaient, du même coup, par le contraste qu'elles formaient avec le caractère d'Aïssé, rendu cette dernière infiniment sympathique. Aïssé lui voua jusqu'à sa mort une ardente amitié et les lettres qu'elle lui écrivit constituent une documentation inappréciable sur ses amours.

Or, un jour que le chevalier s'était montré probablement plus pathétique dans son offre de mariage — car il partait, le lendemain, pour cinq mois en Périgord et il s'agissait de consoler le cœur douloureux d'Aïssé que cette absence meurtrissait — Aïssé l'écrit à son amie. La lettre est du mois d'août 1727. Il y avait maintenant sept ans qu'ils se connaissaient. Voici cette lettre :

« Le Chevalier est parti pour le Périgord, où il compte être cinq mois. Vous serez bien étonnée, Madame, quand vous saurez qu'il m'a offert de m'épouser; il s'expliqua hier, très clairement, devant une dame de mes amies. C'est la passion la plus singulière du monde. Cet homme ne me voit qu'une fois tous les trois mois. Je ne fais rien pour lui plaire. J'ai trop de délicatesse pour me prévaloir de l'ascendant que j'ai sur son cœur et, quelque bonheur que ce fût pour moi de l'épouser, je dois aimer le chevalier pour lui-même. Jugez, Madame, comme sa démarche serait regardée dans le monde s'il épousait une inconnue qui n'a d'autres ressources que la famille de Monsieur de Ferriol. Non, j'aime trop sa gloire et j'ai, en même temps trop de hauteur pour lui laisser faire cette sottise. Quelle confusion pour moi d'apercevoir tous les discours que l'on tiendrait ! Pourrais-je me flatter qu'il pensât toujours de même à mon égard ? Il se repentirait assurément d'avoir suivi sa folle passion et moi je ne pourrais survivre à la douleur d'avoir fait son malheur et de n'en être plus aimée. Il me tint les propos du monde les plus tendres, les plus fous, les plus extravagants... Il me dit que si je voulais l'épouser, j'en étais la maîtresse, mais qu'autrement, il croyait que nous pourrions bien, quand même nous serions sans conséquence l'un et l'autre, passer le reste de nos jours ensemble; qu'il m'assurerait une grande partie de son bien, qu'il était mécontent de ses parents, à l'exception de son frère à qui il donnerait honnêtement pour qu'il fût content. Et, pour me faciliter d'accepter sa proposition, il me dit que nous ferions cession au dernier vivant de nos biens. Je badinai beaucoup sur mes vieux cotillons qui sont tout l'héritage que je pouvais assurer. Notre conversation finit par des plaisanteries. »

Cette lettre est bien plus que charmante. Elle est particulièrement émouvante et si j'en ai cité un si long passage, c'est pour ces raisons et, aussi, pour donner un échantillon du style de Mlle Aïssé.

Cependant, puisque notre héroïne se refusait à devenir la femme du chevalier, il fallait bien qu'elle s'avouât qu'elle en restait la maîtresse. Oh ! cela n'avait pas, en général, beaucoup d'importance parmi les grands au XVIIIe siècle. Elle eût pu s'autoriser de plus d'un exemple et vivre en paix avec sa conscience. Or, pour la conscience d'Aïssé, cela avait une si grande importance qu'elle en mourut.

Les catastrophes du sentiment ne nous tuent pas, sans doute; l'ambition déçue, la ruine, le désespoir, à eux seuls, sont impuissants à triompher de notre vie, mais ces catas-

trophes utilisent merveilleusement nos tares. Un médecin vous dira — et il aura raison — que Mlle Aïssé mourut de tuberculose pulmonaire, mais un historien de sa vie peut très bien prétendre que ce sont ses scrupules qui la tuèrent et, lui, non plus, n'aura pas tort.

Toute la correspondance de Mlle Aïssé avec Mme Calandrini, traite de ses malaises d'abord, de sa maladie ensuite, mais, aussi, des tortures de son âme et si on assiste, lettre par lettre, à l'évolution de l'implacable phtisie qui devait l'emporter, on voit aussi le progrès de ses dévorantes angoisses.

Le 10 juin 1728, elle écrit : « Le devoir, l'amour, l'inquiétude et l'amitié combattent sans cesse mon esprit et mon cœur. Je suis dans une cruelle agitation. Mon corps succombe, car je suis accablée de vapeurs et de tristesses, et s'il arrive malheur à cet homme, je sens que je ne pourrai pas supporter cet horrible chagrin. »

Une autre fois, elle dira : « Vous me demandez des nouvelles de mon cœur : il est parfaitement content, Madame, à une chose près que des difficultés insurmontables empêchent. Hélas ! je suis telle que vous m'avez laissée, bourrelée de cette idée que vous savez. »

En 1729, elle écrira encore : « Hélas ! madame, je me rappelle sans cesse notre conversation dans votre cabinet. Je fais des efforts qui me tuent. Tout ce que je peux vous promettre, c'est de ne rien épargner pour que l'une des deux choses arrive; mais, Madame, il m'en coûtera peut-être la vie. »

Vous avez bien compris, n'est-ce pas ? que l'alternative dans laquelle elle se débat et dont Madame Calandrini lui fait une nécessité, c'est de rompre avec le chevalier ou de régulariser sa liaison.

Que faisait le chevalier pendant ce temps ? Il était toujours le même. Du moins, il avait l'habileté et, on peut le dire, la générosité de le persuader à sa maîtresse. D'ailleurs, ses visites à Aïssé étaient fort espacées. Rappelez-vous les termes de la lettre que je vous lisais il n'y a qu'un moment : « C'est la passion la plus singulière du monde. Cet homme ne me voit que tous les trois mois... »

Bien singulière, en vérité, cette passion ! Si singulière qu'on se prend à douter, maintenant, de la sincérité du chevalier. Aïssé, elle-même, eut, un jour, un doute, oh ! bien fugitif, mais qui suffit pour justifier de tels soupçons : « Je ne puis exprimer la joie qu'il a eue de mon retour, écrit-elle à Mme Calandrini. Tout ce que la vivacité d'une passion vio-

lente peut faire et dire, il l'a dit et fait. Si c'est jeu, c'est bien joué ! » Et, une autre fois, n'écrira-t-elle pas dans une crise de lassitude ces paroles désenchantées : « Tout n'est qu'apparence chez les hommes. Le masque tombe à la plus petite occasion. La probité n'est qu'un nom dont ils se parent. Ils paraissent justes et ce n'est que pour condamner la conduite des autres : de la douceur qui n'est qu'aigreur, de la générosité qui n'est que prodigalité, de la tendresse qui n'est que faiblesse ! »

De la tendresse qui n'est que faiblesse ! Quelle profonde vision du cœur de son amant ! L'amour du chevalier en était descendu à ce degré. C'est encore beaucoup qu'il s'y soit arrêté, me direz-vous, peut-être. C'est vrai. Mais, si je me suis étendu sur ce refroidissement progressif du chevalier c'est qu'une littérature trop indulgente a précisément voulu voir dans cette liaison un modèle d'amour comme il ne s'en était rencontré, je suppose, qu'en des temps quasi-légendaires comme entre Roméo et Juliette ou même entre Tristan et Iseult.

Certes, le chevalier d'Aydie fut un honnête homme. Les malheurs d'Aïssé l'avaient évidemment touché et, mieux que quiconque, il connut ce qu'avait dû infliger à sa pauvre amie de détresse morale l'acte odieux de l'ambassadeur. Le sachant, il eut le mérite de comprendre qu'Aïssé ne survivrait pas à un abandon de sa part, ni même à un fléchissement apparent de son amour. Et c'est bien pour cela qu'il ne discontinua jamais de la bercer des paroles qui la charmaient.

De la tendresse qui n'est que de la faiblesse ! Qui sait ? peut-être même que de la pitié ! Car Aïssé s'en allait à grands pas vers sa fin. La maladie, surtout une maladie lente et consomptive, est une terrible ravageuse de l'amour.

Et, pourtant, le chevalier, par ses offres réitérées de mariage, avait tellement comblé le cœur d'Aïssé que, se croyant toujours aimée et même désirée, elle pensa que, pour se réconcilier avec Dieu, qu'elle imaginait avoir singulièrement offensé, elle devait lui demander de renoncer à elle et de ne lui donner plus qu'une pure amitié.

Le chevalier lui répondit par une lettre. Et cette réponse Aïssé la trouva si belle qu'elle ne put résister au plaisir de la communiquer à Mme Calandrini. C'est grâce à cette communication que le texte nous en est parvenu. Je ne vous en cite que l'essentiel :

« Votre lettre, ma chère Aïssé, me touche bien plus qu'elle ne me fâche; elle a un air de vérité et une odeur de vertu à laquelle on ne résiste pas. Je ne me plains de rien puisque vous me promettez de m'aimer toujours. J'avoue que je ne

suis pas dans les principes où vous êtes, mais, Dieu merci, je suis encore plus éloigné de l'esprit de prosélytisme et je trouve juste que chacun se conduise suivant les lumières de sa conscience... Je vous verrai, demain, dit-il plus bas, et ce sera moi-même qui vous remettrai cette lettre. J'ai mieux aimé vous écrire que vous parler parce que je sens que je ne pourrais traiter avec vous la matière sans perdre contenance... »

Cette lettre est insérée dans l'avant-dernière lettre qu'Aïssé écrivit à Mme Calandrini. Elle est de 1733 et Aïssé mourut le 13 mars de cette même année.

Eh ! bien, on me dira ce qu'on voudra, mais je n'ai pas pu encore m'habituer à trouver splendide cette lettre que le chevalier d'Aydie écrivit, mettons six semaines avant la mort d'Aïssé, à sa malheureuse amie. J'y voudrais autre chose, tout à fait autre chose et, surtout, je sais bien ce que je n'y voudrais pas. Et ce que je n'y voudrais pas, c'est une phrase comme celle-ci : « Je suis encore plus éloigné de l'esprit de prosélytisme et je trouve très juste que chacun se conduise suivant les lumières de sa conscience ». Cela, voyez-vous, c'est tout ce que l'on voudra, sauf un cri désespéré, sauf un sanglot déchirant qui signe la douleur devant la séparation imminente, comme on se serait attendu à en trouver. C'est tout, sauf le viatique auquel l'âme brisée d'Aïssé avait droit. Mais non. Le chevalier ne se met plus en peine. Il est las de toute cette aventure. Il aligne des phrases où ne tressaille aucune émotion. Il trouve tout naturel, Dieu me pardonne, de sermonner.

Et que l'on ne vienne pas me dire que cette manière d'écrire était celle du temps, que toute correspondance, même celle qui eût dû être la plus tendre, avait quelque chose de réservé tendant à la froideur. C'est à d'autres qu'il faut le raconter. Voyez plutôt de quelle encre il se sert quand il s'adresse au bailli de Froullay, le plus cher de ses amis en même temps que son supérieur dans l'ordre de Malte :

« Ayez soin de votre santé pour l'amour de vous et pour l'amour de moi. Je ne voudrais ni ne pourrais vivre sans vous...

« Je vous embrasse, mon cher ami, et me redonne tous les jours à vous, quoique j'y sois entièrement depuis longtemps...

« Votre amitié, mon cher bailli... fait tout mon bonheur et toute la gloire où je prétends... »

Ne trouvez-vous pas que cela donne un tout autre son ?

Remarquez, d'ailleurs, que le chevalier avait quelque excuse à n'être plus cet amant passionné. A Dieu ne plaise que

je paraisse le noircir ! Sa maîtresse touchait à l'agonie et les dernières lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrini sont toutes remplies de la description des progrès de son mal :

« J'ai été très incommodée d'un très gros rhume qui m'a fait garder le lit ». (Paris 1730).

« Il faut, dira-t-elle encore en janvier 1732, que je vous parle de mon faible corps; il est bien faible; je ne puis me remettre de ma furieuse maladie. Je ne reprends point le sommeil. J'ai été 37 heures sans fermer les paupières... »

Et ceci pour ses tortures morales : « On dit que je suis mieux, non que je trouve du soulagement. Je crache des horreurs et je ne dors que par art. Je suis tous les jours plus maigre et plus faible... Je me trouve anéantie... Pour les douleurs de l'âme, elles sont cruelles. Je ne puis vous dire combien me coûte le sacrifice que je fais; il me tue » .(Paris 1732.

Et, enfin, ceci qui est son glas :

« Ma santé est toujours la même et la saison est très peu propre pour attendre des succès des remèdes. Vous me demandez si je suis changée. Je le suis très fort. Je n'ai que la peau et les os ». (Paris 1733).

Aïssé mourut le 13 mars 1733.

Et, maintenant, devant une telle fin et après l'aveu de la victime que son sacrifice la tue, n'est-on pas en droit de se demander si l'amitié de Mme Calandrini ne fut pas plus néfaste qu'utile à Mlle Aïssé, en suscitant dans l'âme de sa jeune amie cette sorte de culte du remords et cette soif de renoncement ? Calviniste rigide, Mme Calandrini fut-elle la confidente que méritait cette pauvre petite Aïssé tourmentée, harcelée de scrupules; fut-elle le confesseur sagace et miséricordieux qu'appelait cette âme désemparée ? Demeure-t-elle pour nous digne de l'enthousiasme humble et par là si touchant que lui voua Aïssé ? Il est permis d'en douter, surtout quand par ailleurs on connaît le personnage.

Bien que je déborde un peu mon sujet, accordez-moi de vous en esquisser une rapide silhouette.

Elle s'appelait Julie de son prénom et, étant jeune fille, avait su inspirer des vers à un poète, aujourd'hui bien oublié, qui n'en fut pas moins de l'Académie française, Etienne Pavillon; vers, dont, mon Dieu ! elle se fût peut-être bien passée et dont voici les premiers :

Je le sais, ma chère Julie,
Tu chantes comme une poulie
Et ne danses pas finement...

On voit qu'ils n'étaient guère faits pour la mettre en valeur. Nous dirions aujourd'hui qu'ils étaient plutôt rosses.

Elle épousa M. Calandrini qui, en réalité, s'appelait Calandrin, mais elle s'avisa que d'ajouter un i à son nom faisait plus aristocratique. Elle en eut une fille unique, d'une rare beauté, qu'elle obligea à épouser un M. Rieu, vieux, horriblement laid et, par surcroît, pas toujours trop aimable, mais si riche de par le système de Law que, non seulement la vaisselle, ce qui s'entend assez, non seulement les couverts, les flambeaux et les bougeoirs ce qui s'admet encore, mais jusqu'aux vases de nuit, tout était en or, dans sa maison. La chûte du système amena l'écroulement de la fortune de M. Rieu et, du même coup, une colère contre son gendre de la part de Mme Calandrini, impossible à décrire. Pour faire court, elle voulait à toute force que sa fille divorçât. Elle la pressait tellement que celle-ci, à la fin exaspérée, lui fit cette réponse : « Ecoutez, ma mère, vous m'avez donné M. Rieu quand je ne le voulais nullement. Maintenant, je suis sa femme, j'ai de lui deux enfants; il est pauvre et malheureux, je ne le quitterai pas ».

* * *

Le chevalier d'Aydie, pendant les vingt-huit années qu'il survécut à son amie. semble avoir très bien supporté sa douleur. Les morts, de tous temps, sont allés vite. S'il parlait quelquefois ou même souvent d'elle, nous sommes destinés à l'ignorer. Ce qui est certain c'est qu'en aucune pièce de la correspondance qu'il a laissée, on ne trouve la moindre allusion ou si peu que rien, à celle dont il avait parfumé la vie et qui l'avait aimé « jusqu'à s'en mourir », pour employer une si jolie expression de Mæterlinck.

Elle méritait mieux. Si elle est, surtout, restée pour la postérité intéressante par ses malheurs et son amour, Mlle Aïssé a le droit de retenir l'attention par le charme qu'elle tenait des qualités de son esprit. Ses lettres à Mme Calandrini, même ôté tout ce qui a trait au chevalier, n'en constitueraient pas moins un livre fort précieux encore et qu'on lirait avec un plaisir marqué.

L'ambassadeur de Constantinople avait bien fait les choses. La petite esclave circassienne était, évidemment, très intelligente; mais son éducation soignée avait porté des fruits remarquables.

De sa correspondance on peut conjecturer ce que devait être sa conversation. Il serait trop long d'énumérer tout ce qu'il y a de délicieux dans ses lettres, mais je m'en voudrais de ne pas vous livrer le récit de ses amours avec le petit duc de Gesvres, quand elle avait huit ans et lui onze. Il lui vint en

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

esprit que c'était un péché — déjà ses scrupules — et qu'elle en devait confession à son directeur.

« J'étais dévote et j'allais à confesse. Je dis d'abord tous mes petits péchés; enfin il fallut dire le gros péché. J'eus de la peine à m'y résoudre, mais en fille bien éduquée je ne voulus rien cacher. Je dis que j'aimais un jeune homme. Mon directeur parut étonné; il me demanda quel âge il avait; je dis qu'il avait onze ans; il me dit s'il m'aimait et me l'avait dit; je dis que non. Il continua ses questions : Comment l'aimez-vous ? me dit-il, — Comme moi-même, je lui répondis. — Mais, me répondit-il, l'aimez-vous autant que Dieu ? Je me fâchai et je trouvai fort mauvais qu'il m'en soupçonnât. Il se mit à rire et me dit qu'il n'y avait point de pénitence pour un tel péché, que je n'avais qu'à continuer d'être toujours bien sage. »

Elle abonde en anecdotes, spirituelles toujours, malicieuses parfois, jamais méchantes. Elle donne des opinions fort justes sur les livres qu'elle lit, les spectacles auxquels elle assiste. Elle a le goût du bibelot et prend plaisir à longuement combiner l'ameublement de sa chambre.

N'en voilà-t-il pas assez pour composer de Mlle Aïssé avec tout ce que l'on sait déjà de sa beauté, de son honnêteté, de sa bonté, un souvenir auquel il semble que le chevalier eût dû aimer se reporter ?

Lui fut-il fidèle ?

Vous m'en demandez trop. Certes, quand il approcha de la soixantaine, il dut renoncer à plaire pour de bon, mais Aïssé ne fut pas la dernière aventure du trop tendre chevalier. Sa correspondance montre qu'en 1749 il était parfaitement consolé et qu'il faisait une cour des plus assidues, sinon couronnée de succès, à une dame d'un certain âge, la comtesse de Tessé, dame du palais de Marie-Josèphe de Saxe, dauphine de France, mère de Louis XVI.

Il en était encore fort épris en 1753 et lui écrivait :

« J'ai la goutte bien serré, Madame la Comtesse, et mon médecin prétend que non seulement je ne dois pas vous écrire, il me défend même de penser à vous. Il dit que cela me tue. Mon confesseur, d'un autre côté, assure que cela me damne. Je me porte cependant mieux depuis que j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et, de là, je conclus que je dois vous remercier et me moquer de leurs raisonnements ».

En revanche, il fut le père le plus attentif, le plus affectueux, le plus prévenant que l'on puisse imaginer. Quand sa

fille fut en âge d'être mariée, il la prit avec lui et il l'emmena en Périgord, où il se fixa définitivement.

L'arrivée de la jeune fille y provoqua un enthousiasme extraordinaire. Traînant tous les cœurs après soi, elle connut dès ses premières visites, les hommages les plus flatteurs. Sa beauté, son esprit, sa grâce enchaînaient; son sourire ensorcelait. Ceux qu'elle venait visiter avaient tant de peine à la laisser partir que, plutôt que de renoncer à sa présence, ils l'accompagnaient dans ses autres visites et c'est avec l'imposant cortège de ceux qu'elle venait de voir qu'elle abordait au château de ceux qu'elle venait voir.

De tels succès n'étaient pas pour déplaire, il s'en faut, à son père. Un gentilhomme de bonne maison, M. de Nanthiac, en devint amoureux et obtint sa main entre de nombreux rivaux. Célinie Leblond reçut en dot 50.000 livres. Le contrat de mariage fut signé au château de Lanmary, le 16 octobre 1740.

Après le mariage de Mme de Nanthiac, le chevalier habita au château de Mayac, chez sa sœur, la marquise d'Abzac et dans la compagnie intermittente de son frère, l'abbé d'Aydie, chanoine et vicaire général de Tours. Il fut, dès lors, complètement perdu pour la société de Paris et n'exista plus que pour l'amitié, la chasse et les bons repas. C'est lui même qui prend soin de nous en informer

C'est de Mayac qu'en 1754 ou 1755 il écrivait à la marquise du Deffand.

« Je chasse, je joue, je me divertis du matin jusqu'au soir avec mes frères et nos enfants. Je vous avouerai tout naïvement, Madame, que je n'ai jamais été plus heureux et dans une compagnie qui me plaise davantage ».

Comme cette phrase en dit long sur le souvenir d'Aïssé ! *Je n'ai jamais été plus heureux !*

Ce n'est pas que le château de Mayac fût une demeure somptueuse et que la fortune du marquis d'Abzac fût considérable, mais les bénéfices de l'abbé d'Aydie, les dotations du chevalier passaient dans la maison et contribuaient à son train et les châtelains de ce temps-là savaient pourvoir à une large hospitalité sans beaucoup de frais.

Le château de Mayac devint bientôt le centre intellectuel du Périgord. Sainte-Beuve nous apprend que, durant les mois d'été, c'était le rendez-vous de la haute noblesse de la province et de très grands seigneurs de la cour. On y venait de Versailles en poste. Un jeune homme de qualité ne quittait point, en ce temps-là, le Périgord pour Paris sans avoir été

présenté à Mayac et s'y être pourvu des lettres de recommandation qui devaient l'accréditer dans la capitale.

Une lettre du chevalier d'Aydie était le gage d'un accueil chaleureux auprès des grands de ce temps-là. Car, de sa retraite, le chevalier n'oubliait point ses amis et entretenait avec eux des relations épistolaires suivies où, malgré son bonheur d'être en Périgord, il leur marquait quelque nostalgie de Paris et de leur société.

Il écrivait à Mme du Deffand en 1754 — il avait alors soixante ans bien sonnés, comme nous disons —

« J'enrage d'être à cent lieues de vous, car je n'ai ni l'ambition, ni la vanité de César. J'aime mieux être le dernier et seulement souffert dans la plus excellente compagnie que d'être le plus considéré dans la mauvaise et même dans la commune; mais si je n'ose dire que je suis dans le premier cas, je puis au moins vous avouer que je ne suis pas dans le second. J'y trouve avec qui parler, rire et raisonner autant et plus que ne s'étendent les facultés de mon pauvre entendement et l'exercice que je prétends lui donner. Il est vrai que nous ne traitons point les mêmes questions que l'on agite à Paris. Nous ignorons les démarches du gouvernement, du parlement, du Châtelet, les querelles de l'Académie, mais, Madame, est-ce un si grand malheur ?

« Voilà encore, ajoutait-il en terminant, une lettre immense; je ravale pourtant mille choses que je voudrais vous dire et dont je vous fais grâce pour ne pas trop vous aviser combien il est dangereux d'attaquer un provincial oisif qui ne finirait jamais s'il se laissait aller aux effusions de son cœur et à son babil, quand quelques marques de vos bontés viennent le réveiller. Il faut, cependant, que j'ajoute, Madame, que j'ai l'honneur de vous envoyer un pâté et que mon frère et Madame de Nanthiac vous présentent leurs très humbles respects. »

Vous voyez qu'en ce temps-là les pâtés du Périgord étaient déjà tenus en estime et qu'ayant à faire un présent à son illustre amie, le chevalier d'Aydie ne trouve rien de mieux à lui offrir.

C'était d'ailleurs son présent favori.

Il écrivait à la marquise de Créquy, le 10 décembre 1751 :

« J'ai l'honneur, Madame, de vous adresser un pâté de Périgueux. C'est le seul hommage matériel que puisse offrir un Périgourdin. Je souhaite donc qu'il soit de votre goût. »

Il en envoyait, naturellement, à la comtesse de Tessé, mais surtout au bailli de Froullay.

Ces pâtés d'ailleurs n'étaient pas de la confection de son cuisinier, mais d'une bonne femme de Périgueux, dont il n'était pas toujours content; non qu'il eût à se plaindre de son talent, puisqu'il avait constamment recours à elle, mais — et je rougis d'en faire l'aveu — de son honnêteté.

« Le premier pâté qui vous est destiné est parti le 4, écrit-il au bailli. Les autres suivront régulièrement et les dindes aussi; mais il est toujours à propos que votre Excellence m'en accuse la réception, pour que cette femme ne triche pas, comme elle a souvent fait et a vraisemblablement toujours envie de faire. »

Le 9 janvier 1754, il rappelle à son ami qu'il ne lui a pas accusé réception du premier pâté. « Je vous supplie, ajoute-t-il, de ne pas l'oublier. »

Il revient encore à la charge l'année suivante :

« Vous devez avoir reçu un pâté. Accusez-les moi à mesure que vous les recevrez et les dindes aussi; car cette femme qui les envoie est une tricheuse ou, du moins, une brouillonne, et souvent elle ne sait ou affecte de ne savoir ce qu'elle fait. »

Ce diable d'homme avait le génie de se faire aimer. La douce Aïssé est le plus illustre exemple de l'attraction qu'il exerçait; mais il connut aussi des témoignages écrits de l'amitié la plus ardente.

Voyez comme Montesquieu lui parlait :

« Vous êtes adorable, mon cher chevalier; votre amitié est précieuse comme l'or...

« Votre lettre est charmante; je croyais en la lisant vous entendre parler...

« Je vous aimerai et vous respecterai jusqu'à la fin de mes jours. Il me semble qu'en lisant votre lettre, je faisais plus usage de mon cœur que de mon esprit...

« Il n'y a rien de comparable au bonheur de vivre avec vous...

« Conservez-moi toujours votre amitié que j'adore. Vous êtes, mon cher chevalier, mes éternelles amours et il n'y a en moi d'inconstance que parce que j'aime tantôt votre esprit, tantôt votre cœur. »

Voltaire le nommait le chevalier sans peur et sans reproche.

N'est-ce pas là d'illustres amitiés, auxquelles il ne faut pas omettre d'ajouter celle de Mme du Deffand ?

Avec de telles amitiés, les puissantes protections qu'il avait à la cour — il avait même été distingué par la reine

Marie Leczinska — avec son grade de brigadier des armées du roi, toutes choses dont le chevalier eût pu tirer parti, peut-être vous demanderez-vous pourquoi, renonçant à toute ambition, il vint se fixer en Périgord où, à part quelques courts voyages et de plus en plus espacés, il demeura jusqu'à sa mort, soit pendant un peu plus de vingt ans.

A ceux qui seraient tentés de poser une pareille question, je pourrais répondre simplement qu'ils ignorent de quelle séduction peuvent devenir la solitude et le repos pour un homme aux approches de la cinquantaine. On a assez vécu pour juger de l'inanité de bien des espoirs et on est en droit de compter sur assez de jours encore pour avoir le désir de les employer mieux.

Quel est celui d'entre les hommes d'action ou de pensée qui, après être parvenu aux hauts plateaux de la vie, et se retournant vers le chemin gravi et jugeant le labeur accompli, n'a pas murmuré, au moins une fois, la voix lasse et le geste découragé, le déprimant : *Quid prodest ?*

Le Périgord, si j'en juge par moi-même, a exercé toujours un singulier appel sur ceux de ses fils qui avaient cru pouvoir vivre leur vie loin de lui.

Je m'étonnais tout à l'heure, devant vous, que le chevalier aimé, riche et comblé pût se séparer d'Aïssé pour des périodes de six mois qu'il venait passer en Périgord. Ne serait-ce pas qu'il aimait encore plus le Périgord que sa maîtresse ?

Peut-être le chevalier se retira-t-il aussi en Périgord pour soustraire sa fille aux dangers de la capitale. S'effraya-t-il, se souvenant des malheurs d'Aïssé, des risques que son enfant — officiellement sans père, ni mère, ne l'oublions pas, ce qui était une circonstance particulièrement aggravante — pouvait courir dans un monde qu'il ne connaissait que trop ? Mais s'il ne se fût retiré à Mayac que dans ce but, rien ne l'y eût retenu après le mariage de Mme de Nanthiac.

Peut-être encore est-ce par suite du chagrin qu'il eût de la mort d'Aïssé ? Après ce que je vous ai dit j'en serais étonné mais, tout compte fait, je puis m'être trompé dans mes déductions et il n'est pas défendu d'envisager cette hypothèse.

Ce qui est certain, c'est que le chevalier marqua un grand bonheur d'être revenu au pays natal.

Et c'est, aussi, il faut le dire, qu'il sut s'y organiser une vie des plus agréables.

Ah ! certes, le temps présent dispose de beaucoup de séductions inconnues au XVIII[e] siècle, mais il est un point sur lequel nous sommes bien inférieurs à nos devanciers. Je veux

parler de leur art de recevoir et de leur science du bien vivre et cela, surtout dans nos provinces, singulièrement dans le Périgord. Il n'était point de gentilhommière où l'on n'accueillit à bras ouverts et sans compter les hôtes des manoirs voisins. Le château de Mayac ne faisait point exception à une tradition si répandue. Il y excellait plutôt et il n'est pas exagéré de dire qu'il donnait le ton. Les repas y étaient magnifiques.

Ecoutez M. de Saint-Aulaire peindre l'hospitalité qui était de règle au château de Mayac :

« Il n'était pas rare, dit-il, de voir arriver à l'heure du dîner, douze ou quinze convives non attendus. Les hommes et les jeunes femmes venaient à cheval, chacun suivi de deux ou trois domestiques. Les gens âgés venaient en litière, les chemins ne comportant pas l'usage de la voiture. Les provisions de bouche étaient faites en vue de ces éventualités et la cuisine de Mayac était renommée; mais la place manquait pour loger et coucher convenablement tous ces hôtes. Les hommes s'entassaient dans les salons, dans les corridors; les femmes couchaient plusieurs dans la même chambre et dans le même lit. »

Sans doute avec l'hiver ces visites s'espaçaient et même s'arrêtaient. Alors, quand le mauvais temps rendait les chemins impraticables, quand le froid, la neige, la pluie asservissaient la campagne, force était aux seigneurs de Mayac de s'enfermer chez eux et de se resserrer auprès des hautes et vastes cheminées flambantes de leur demeure. Mais, pour être cloîtrés ils n'en faisaient pas moins honneur à leur table. La bonne chère n'avait rien à redouter des intempéries. Entre les repas, ils jouaient aux cartes, à quadrille de préférence qui était un jeu qui se jouait à quatre, et avec une telle passion parfois qu'ils ne craignaient pas de référer d'un coup douteux au bailli de Froullay pour qu'il l'arbitrât. Ils lisaient à haute voix quelque livre nouveau, épuisaient les heures vides en longues causeries, en projets, en rappels de souvenirs où l'on devine la part et le succès de notre chevalier. Il taquinait la marquise d'Abzac sur un ancien penchant pour le bailli. Il se rappelait l'avoir même écrit jadis, de Vaugoubert, à son ami :

« Ma sœur dit quelquefois : « Ah ! voilà une oronge que je voudrais bien que le bailli de Froullay mangeât ! » Savez-vous que cette sœur est la plus aimable et la plus vertueuse créature qui vive. Malheureusement, elle n'est pas jolie; sans cet inconvénient, je vous conseillerais de venir ici mettre à profit les préventions favorables qu'elle a sur votre

compte. Je crois qu'elle a un roman dans la tête dont vous êtes le héros. »

Et, pourtant, avec la fuite des jours, on sent son enthousiasme diminuer, mais c'est pour d'autres raisons que l'ennui ou le sentiment de s'être trompé.

Le souvenir lui reste toujours cher de l'accueil des siens lors de son arrivée à Mayac, en 1740 : « Je ne sors des bras de l'un que pour entrer dans ceux de l'autre. Ma mère, ma sœur, mon frère, mon beau-frère, mes neveux m'inspirent et me témoignent les sentiments les plus tendres. »

A aucun moment ces sentiments ne s'étaient refroidis. Il n'avait de souvenir douloureux que la mort de sa mère survenue en 1743.

La chasse restait toujours son passe-temps le plus favori, qu'il s'agît de la chasse au faucon ou de la chasse à courre. Et il ne pouvait se retenir d'instruire périodiquement son ami des émotions qu'il y trouvait ou des évènements qui la marquaient.

« Il est arrivé, aujourd'hui, un grand désastre à notre fauconnerie. Un faucon de quatre mues, le meilleur qu'il y eût au monde, je crois, s'est cassé une aile en fondant sur une perdrix. » (1743).

« Nous chassons, Dieu merci, très souvent et très agréablement, dira-t-il une autre fois. Nous avons de jolis chiens, de jolis chevaux, un bon piqueur, sage et qui sonne bien. Enfin, tout notre fait irait à merveille si j'avais un bon cuisinier; mais celui que j'ai pris sans l'éprouver assez, se trouve si détestable que je suis obligé de le renvoyer. Il achève de gâter celui de ma sœur qui, tout mauvais qu'il est, valait encore mieux que celui-ci quand il travaillait tout seul. » (11 novembre 1751).

« Nos chasses vont fort mal. Il est descendu une si grande quantité de lièvres en ce pays-ci que nous ne pouvons en forcer aucun. Nos chiens prennent le change à tout moment. » (11 janvier 1754).

Le Périgord demeurait donc toujours cher au chevalier et ne perdait rien de son charme, mais le chevalier vieillissait.

Il y avait longtemps, (en 1744) que, répondant au bailli de Froullay qui lui annonçait combien le duc de Chartres était amoureux, il s'était écrié : « Qui est-ce qui ne penserait pas de même à son âge et à sa place ? *O mihi præteritos referat si Jupiter annos.* » ajoutait-il. C'était son habitude de citer volontiers du latin dans sa correspondance. Et cela peut se traduire assez simplement par : « Ah ! si je pouvais redevenir jeune ! »

Il n'était plus le beau d'Aydie. Et c'est dans cette vieillesse approchante qu'il faut chercher la cause, sinon d'une misanthropie avérée, du moins d'une amertume désenchantée et d'un penchant un peu trop prononcé au dénigrement de soi.

En 1754 — il a alors 62 ans — il écrira à sa vieille amie, Mme du Deffand :

« Vieux et goutteux comme me voilà et par conséquent peu agréable à la société et parfaitement inutile à tous égards, je pense que je ferais très sagement d'achever ici ma carrière. »

Ce fut toujours une habileté de se railler soi-même pour ôter aux autres le prétexte de le faire. Mais cela n'atténue qu'assez imparfaitement le poids de souffrance que l'on porte en soi.

« Je suis plus paresseux qu'un vieux âne », dira-t-il au bailli de Froullay qui lui reproche amicalement de n'avoir pas écrit à un M. de la Peyronie, comme il le devait. Et, citant encore du latin, il ajoute « *Pudet hæc opprobria nobis et dici potuisse et non potuisse referri* » « J'ai honte de l'avouer et de ne pouvoir m'en corriger ».

Il déclare ne penser plus guère qu'une souche, savourant les yeux mi-clos, les dernières voluptés qui lui sont permises, ayant pris définitivement ses grades dans le collège des vieux,

Il saura même nous faire rire.

« Le brave Julien m'a totalement abandonné. Il ne m'envoie ni livres, ni nouvelles et il faut avouer qu'il me traite assez comme je le mérite, car je ne lis, aujourd'hui, que comme d'Ussé qui disait qu'il n'avait le temps de lire que pendant le temps que son laquais lui attachait les boucles de ses souliers ».

Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre tout le mal que le chevalier d'Aydie, morose et vieilli, disait de lui-même, notamment, croire sans restriction à sa paresse d'esprit.

Ecoutez plutôt cette lettre du 23 septembre 1756 au bailli de Froullay. Nous étions alors engagés dans cette affreuse guerre de Sept ans, qui a porté à la France un coup si funeste pendant sa durée et qui, finalement, la dépouilla de ses plus belles possessions de l'Inde. Il s'agit spécialement ici des visées ambitieuses du roi de Prusse qui s'était joint, contre nous, à l'Angleterre, laquelle, au mépris du droit des

gens et en pleine paix, venait de s'emparer de plusieurs de nos vaisseaux et menaçait nos colonies. Voici cette lettre :

« Vous avez dû trouver la cour dans de grandes délibérations sur les mesures que l'on doit prendre pour arrêter et réprimer les entreprises du roi de Prusse. Indépendamment des traités, si toutes les nations ne s'accordent à punir ces sortes de brigandages et à rétablir le droit des gens si continuellement et si grossièrement violé, il faudra bien que l'Europe périsse incessamment. Il est aussi très visible qu'un prince qui prétend conserver sur pied des armées que ses Etats ne peuvent ni soudoyer, ni recruter, se met par là dans la nécessité de fomenter la discorde entre ses voisins et de les rançonner tour à tour ou de leur faire la guerre, de quelque manière que ce puisse être. Or, le roi de Prusse étant, aujourd'hui, dans ce cas, on ne peut espérer de paix durable qu'en le forçant à désarmer et à ne garder que le nombre de troupes proportionnées à l'étendue et à la richesse du pays qu'il possède. Mais, après la faute qu'on a faite de souffrir qu'il s'enflât et se fortifiât outre-mesure, il n'est plus question de savoir ce qu'on doit penser; la difficulté consiste à prendre des partis si sages et si justes qu'on puisse se flatter de le rembarrer sûrement dans ses limites ».

La lettre continue encore sur le même ton pendant une grande page.

Je pourrais vous citer encore telle lettre sur les empiètements du Parlement, la faiblesse de l'autorité royale, l'incurie des ministres, digne des plus belles pages de l'Esprit des Lois, dans laquelle il montre une singulière prescience de l'avenir; telle autre où il expose avec une grande compassion la misère dans laquelle la guerre de la succession d'Autriche a plongé les campagnes, celles du Périgord entre autres. Je ne veux pas abuser.

Mais ce n'est pas tous les jours que le chevalier s'occupait de politique étrangère ou intérieure; et son principal souci était, maintenant que l'âge était arrivé, après celui de plaider — car Périgourdin de race comme il était, vous ne voudriez pas qu'il n'eût pas été plaideur — celui de se bien porter.

« Il gèle bien serré depuis quelques jours, mon cher bailli, et nous voilà claquemurés. Quel remède à cela ? Faire grand feu et boire du meilleur, suivant le précepte du bon Horace; puis nous jouons au volant et nous dansons. — Comment ! nous ? — Oui, mon bailli, car je danse aussi. Mme de Nanthiac et mes nièces me font trotter et me traînent autour de la salle et disent après que j'ai fort bien dansé.

L'après-dîner, j'ai d'autres occupations... Je cause avec mon petit neveu qui a trois ans et quand il est ennuyé de ma conversation, je le porte sur mes épaules à la chèvre morte et nous prenons tous deux un grand plaisir à cet exercice; enfin je fais aller les soufflets de la forge et tourne la roue du chevalier de Ribérac (son frère) quand il travaille. C'est surtout dans ce dernier article que j'excelle. C'est là mon vrai talent. En un mot, je me remue et cet exercice empêche que je ne m'engourdisse tout à fait. Mon premier objet, c'est de me bien porter...»

Evidemment ! Mais le chevalier d'Aydie était un gros mangeur et un fin gourmet et à ce régime où les truffes et les foies d'oie tenaient, sans doute, une trop large part, il avait gagné de devenir parfaitement goutteux. Et c'est d'un accès de goutte qu'il mourut, en revenant de la chasse, au château de Mayac, le 13 janvier 1761.

Il fut enterré le lendemain dans l'église de la paroisse.

***

Tel fut le chevalier d'Aydie, dont je vous ai conté la vie aussi brièvement que possible et avec, je dois l'avouer, passablement de coupures. Je serais heureux si tout lacunaire qu'ait été mon récit, notre héros restait pour vous en même temps qu'un personnage assez représentatif de l'ancien régime, un compatriote dont nous devons garder quelque fierté et dont il y aurait quelque injustice à ne se souvenir qu'au titre exclusif de ses amours.

Sully Prudhomme, à la fin de sa vie, ne dissimulait plus son agacement à n'être resté pour tout un public que l'auteur du *Vase brisé*. J'imagine que le chevalier d'Aydie, s'il revenait parmi nous, montrerait quelque humeur à ne se voir nommé que l'amant de la belle Aïssé.

Voulez-vous que je vous livre toute ma pensée ? Eh ! bien, je crois volontiers que le chevalier d'Aydie ne fut libertin que par exception et au début de sa carrière seulement. Voyez comme sa passion pour Aïssé s'accommodait de visites espacées. Comment concilier cela avec un tempérament excessif ? Le chevalier d'Aydie m'apparaît sinon comme un modèle de chasteté, du moins comme ayant été excessivement modéré dans le péché. Et comme cela explique qu'il ait pu prendre non seulement son parti de la vie si réglée qu'il mena en Périgord, mais encore l'aimer, chose au premier abord si surprenante.

Et qui sait encore si ce n'est pas cette réputation agaçante qu'il voulut fuir et si ce n'est pas là le secret de ce

silence hermétique qu'il garda sur sa maîtresse ? On n'y a pas pensé et j'avoue que cette idée ne m'est venue que lorsqu'il était trop tard pour changer le plan de ma conférence. Elle mérite d'être creusée.

Car, enfin, il fut bien autre chose que cet amoureux !

Ce n'était évidemment pas le premier venu celui qui pouvait compter, au nombre de ses admirateurs ou de ses amis, les plus belles intelligences du temps : Voltaire, Montesquieu, Buffon, l'anglais Bolingbroke, d'Alembert et les encyclopédistes, Mme du Deffand, Mme de Créquy, le président Hainault et, enfin, son intime, le bailli de Froullay, que la reine de France avait remarqué, dont le dauphin demandait assidûment des nouvelles, en qui ce même bailli de Froullay avait une telle confiance, bien qu'il se dénigrât à plaisir, qu'il lui proposait une mission diplomatique (qu'il refusa d'ailleurs), quatre ans avant qu'il mourût.

S'il eut voulu rester à Paris, il est à peu près sûr qu'il eût joué un rôle de tout premier plan dans les affaires de l'Etat. Il en avait l'envergure. Mais il ne le voulut pas. Il préféra une vie retirée en Périgord à une vie agitée aux armées ou laborieuse dans les conseils du roi. En un mot, il préféra être son maître à la servitude dorée qui eût pu être la sienne et pouvoir dire avec Sénèque, le philosophe, dont il avait pris cette phrase pour devise : « *Inestimabile bonum suum esse* » . Inestimable bien que d'être son maître. Fut-il sage ? Ne le fut-il pas ? Je vous laisse le soin de répondre à la question.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX